

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE,

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU¹.

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

IX (suite.)

Une source du Menam. — Pak Ben. — Une barque en perdition. — Pak Ta. — Xieng Khong. — Les volcans de Ban Tanoun. — Premières difficultés graves. — Les sauvages Lemeth. — Départ de Xieng Khong. — Ruines de Xieng Hai et de Xieng Sen. — Souvenirs historiques. — Arrivée au rapide Tang Ho. — Un coin du paradis terrestre. — Route du fleuve à Muong Lim.

Après une journée agitée et bruyante, passée au milieu de cette fiévreuse activité d'esprit que surexcitent un travail incessant, une attention de chaque minute, qu'il m'était doux de saisir ainsi à la dérobée un moment de repos, et de contempler à mon aise une de ces scènes devant lesquelles il m'était interdit de rêver un seul instant pendant le jour ! Quelle aride besogne que celle d'un géographe, et quelle monotone contemplation que celle d'une boussole et d'une montre ! Combien j'enviais ceux de mes collègues que d'autres occupations ne privaient pas, du moins, de l'attrait du voyage et du plaisir de voir se dérouler devant eux de nouveaux paysages, sans autre souci que de les admirer ! Hélas ! plus ces paysages étaient variés, et moins j'avais de loisir. Voici une montagne, vite un relèvement ; une rivière, quel est son nom et d'où vient-elle ? un village, plaçons-le sur la rive ! un rapide, où est le chenal et quelle est la plus grande profondeur de l'eau ? Une distraction d'une seconde ne m'était point permise. Cette gymnastique continuelle, cette préoccupation géographique imprescriptible, qui a été mon lot pendant deux ans, m'a tellement rendu étranger à ce que j'appellerai les jouissances pittoresques du voyage, que je le referais aujourd'hui volontiers rien que pour les goûter tout à mon aise.

La nuit était devenue fort noire ; mes Laotiens, immobiles jusque-là, et accroupis silencieux aux extrémités de la barque, me tirèrent de ma rêverie ; le courant du Nam Hou nous portait insensiblement vers le fleuve ; il fallait revenir au campement, dont la lueur éclairait la rive à peu de distance.

Le lendemain, la navigation du fleuve se hérissa de difficultés. Après s'être dirigé au nord-est depuis Luang Prabang, il revient graduellement dans une direction absolument opposée, en se débattant au milieu de roches et de montagnes de plus en plus abruptes. Une fois établi dans cette nouvelle direction, son lit se nettoie sans s'élargir ; les montagnes s'allongent parallèlement à ses rives, en formant plusieurs plans régulièrement étagés. La végétation, d'un aspect plus uniforme, perdrait complètement son aspect tropical, n'étaient les nombreux bananiers sauvages qui se

mélangent aux bombax sur les rives du fleuve, et les quelques palmiers gigantesques qui se dressent çà et là sur les cimes des rochers calcaires. Des pins couronnent les lignes de faite les plus élevées et viennent nous rappeler les paysages de la patrie absente.

Les villages sont très-clairsemés sur notre route. Quelques-uns sont habités par des Laotiens fugitifs des principautés du Nord, entre autres de Muong Kun ou Xieng Tong. Mais les sauvages sont ici plus nombreux que les Laotiens. Ils appartiennent presque tous à la tribu des Khmous. On aperçoit leurs villages échelonnés sur les montagnes des seconds plans, et de légères colonnes de fumée, s'élevant des cimes, ou rampant le long des ravins qui les avoisinent, indiquent le lieu d'une exploitation forestière ou l'incendie qui prépare les semailles de la saison.

Le 27 mai, nous changeâmes de barques et d'équipage à Ban Cokhe ; le lendemain, nous arrivâmes à Ban Tanoun, village situé sur la rive droite du fleuve, et à peu de distance duquel on avait signalé des volcans en activité au commandant de Lagrée. Notre géologue, le docteur Joubert, fut détaché de l'expédition pour aller examiner de près la localité. M. de Carné se joignit à lui. Ces messieurs devaient nous rejoindre à Xieng Khong.

Le 29 mai, nous passâmes devant l'embouchure d'une petite rivière, le Se Ngum, peu intéressante en elle-même, mais importante à signaler, parce que du versant opposé de la chaîne qui lui donne naissance descend la branche la plus orientale du Menam. Les sources des deux cours d'eau ne sont séparées que par un très-faible espace, et d'après les renseignements des indigènes, il suffirait, à l'époque des hautes eaux, de traîner une barque pendant un ou deux milles, sur un terrain assez uni, pour sortir du bassin du Mekong et recommencer à naviguer dans celui du Menam. Est-ce cette proximité qui a donné lieu à la supposition indiquée sur nos anciennes cartes, que les deux fleuves communiquaient ensemble ?

Nous nous arrêtâmes vingt-quatre heures au village de Pak Ben, qui était notre second relais entre Luang Prabang et Xieng Khong. Une jolie petite rivière venant du nord, qui, à peu de distance de son embouchure, se transforme en un torrent poissonneux, rejoint

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401 ; t. XXIII, p. 353.

le Mekong à l'est du village, qui est habité en grande partie par des sauvages. Le chef de la localité appartenait lui-même à cette race et se montra pour nous très-empresé et très-hospitalier (voy. le dessin p. 376). La crue du fleuve atteignait en cet endroit trois mètres environ.

Le 31 mai, nous quittâmes Pak Ben, et le fleuve, dont la direction générale continuait d'être l'ouest quelques degrés sud, s'enfonça entre de hautes falaises rocheuses, couronnées de végétation et d'un aspect excessivement pittoresque. Nous dûmes faire halte le soir le long d'un banc de sable. Au milieu de la nuit, je fus réveillé par le factionnaire annamite, qui me prévint que la barque du petit chef laotien qui nous accompagnait s'était détachée et avait été emportée par le courant. Son propriétaire s'y trouvait endormi. Nos bateliers, réveillés en sursaut, étaient dans la plus grande inquiétude; quelques-uns étaient montés à la hâte dans une autre pirogue pour essayer d'atteindre ce malheureux avant qu'il ne fût jeté par le courant au milieu des rochers. Arriveraient-ils à temps pour empêcher une catastrophe? A trois ou quatre milles en aval de nous se trouvait un rapide, formé, comme la plupart de ceux qu'on rencontre dans cette partie du fleuve, par les bancs de cailloux qu'accumulent à leur embouchure les torrents qui descendent des montagnes. La pirogue du chef endormi serait certainement chavirée par le courant, et le malheureux asphyxié par l'eau avant qu'il ait le temps de se reconnaître, si ceux qui le poursuivent ne parviennent pas à l'atteindre.

Ils font force de rames : cette lutte au milieu de la nuit, entre la fatalité qui emporte cet insouciant dormeur et la Providence qui lui suscite des sauveurs, a quelque chose de saisissant. On frissonne à la pensée qu'au milieu de ce bruit sourd qui du rapide arrive jusqu'à nous, on va peut-être distinguer, troublant le calme de la nuit, le premier cri, le dernier peut-être d'un homme réveillé en sursaut au milieu des vagues.

Il y a longtemps que le bruit des avirons de la barque de sauvetage a cessé de se faire entendre. L'attente se prolonge jusqu'au jour, et ce n'est qu'à la halte du déjeuner que nous voyons revenir les deux barques avec tous ceux qu'elles portaient. Le chef avait été réveillé par les cris de ceux qui le poursuivaient, et qui étaient encore loin de lui, au moment où sa pirogue n'était plus qu'à une centaine de mètres du rapide. Avec une présence d'esprit qui ne doit pas surprendre chez des gens à qui ces sortes de dangers sont familiers, il s'était rendu immédiatement compte de sa position, avait saisi une pagaye, et en quelques coups vigoureux avait quitté le fil du courant et abordé la rive la plus proche. La petite pirogue fut ensuite ramenée par l'équipage de la barque, bien heureux de sa fructueuse poursuite. Ou je me trompe fort, ou notre petit chef aura fait faire une statuette de Bouddha qui ira augmenter le nombre des ex-voto déposés dans la grotte de Pak Hou.

Le 1^{er} juin, nous eûmes à franchir un rapide, Keng

Le, qui nécessita le déchargement de nos barques : c'était le premier d'une difficulté aussi sérieuse depuis le départ de Luang Prabang. Une fois cet obstacle franchi, la navigation devint très-facile, les berges étaient moins rocheuses et plus nettes. Nous aperçûmes dans l'ouest les sommets d'une chaîne de montagnes de mille à douze cents mètres d'élévation moyenne, paraissant courir régulièrement du nord au sud. Cette barrière allait terminer le long détour à l'ouest que décrivait le Mekong depuis Luang Prabang et le redresser enfin dans la direction du nord. Les sinuosités disparurent, le lit s'élargit, le courant diminua, et les pentes douces et régulières qui de la rive droite conduisaient aux sommets de la chaîne se couvrirent d'habitations et de cultures.

Le 2 juin, nous nous arrêtâmes quelque temps à Ban Hatsa, joli village situé sur la rive gauche (voy. le dessin p. 380); le lendemain, nous arrivions à Pak Ta, dernière étape de notre route avant Xieng Khong.

Comme son nom l'indique, Pak Ta (embouchure du Ta), est situé au confluent du Nam Ta et du grand fleuve. C'est un village considérable. Pendant que l'on préparait les nouvelles barques qui ne devaient cette fois nous quitter qu'après notre arrivée à Xieng Khong, nous en visitâmes les pagodes. Dans l'une d'elles se trouvait une cloche d'un travail excessivement soigné et d'une finesse d'exécution qui ne peut se rencontrer à un degré égal qu'en Europe. Ce n'était évidemment pas là un produit indigène, et la légende chinoise qui en entourait la base ne pouvait faire hésiter pour son lieu d'origine qu'entre le Tong-king et le Yun-nan. J'inclinerais volontiers pour le premier de ces deux pays, le nom d'empereur inscrit dans la date ne se rapportant à aucun des souverains chinois des deux derniers siècles dont j'avais à ce moment les noms assez présents à la mémoire (voy. le dessin p. 374).

Un peu au-dessus de Pak Ta, le fleuve traverse, par un retour au sud-ouest, la chaîne dont il longe jusque-là le versant est, et ce passage est marqué par de nouvelles difficultés de navigation. Nous franchissions en ce moment les limites du territoire de Luang Prabang pour entrer dans la grande province de Muong Nan dont Xieng Khong est la seconde ville.

Après ce passage, le fleuve s'épanouit dans une grande plaine comme depuis Vien Chan nous n'en avions plus rencontré et il reprend son cours au nord-ouest. Le 4 juin au soir, nous campâmes sur un banc de sable. Notre horizon, subitement élargi, nous permettait d'apercevoir à l'ouest et au nord les sommets lointains et bleuâtres de grandes chaînes dont les derniers contre-forts venaient mourir en légères ondulations sur les rives du fleuve.

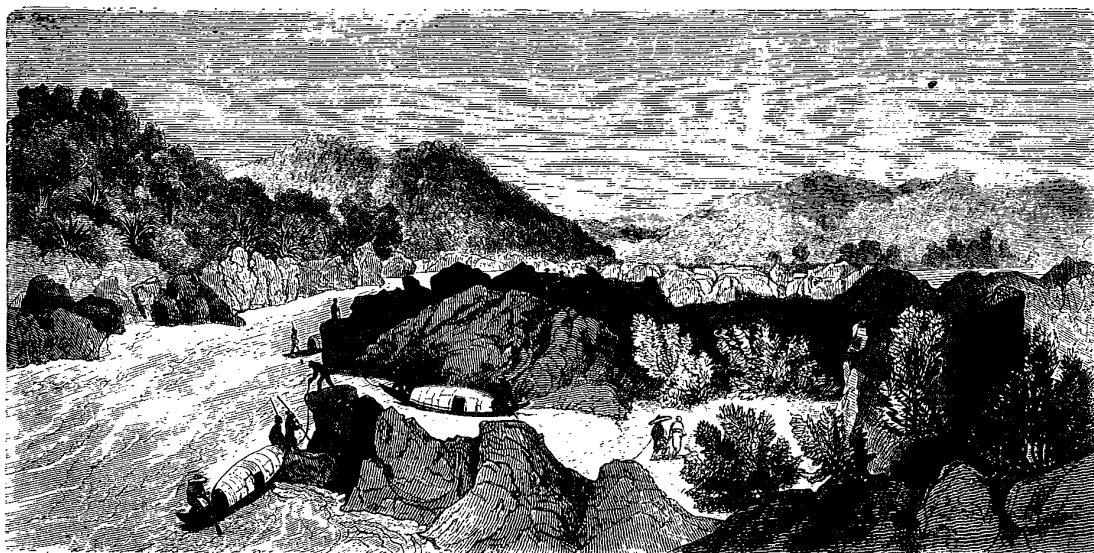
Le lendemain, à huit heures du matin, nous mettions pied à terre à Xieng Khong, où l'on achevait à la hâte les quatre cases édifiées pour nous recevoir. L'accueil des autorités fut bienveillant et empresé, et le gouverneur de la ville, qui était la seconde autorité de la province de Muong Nan, vint le soir même rendre visite au

commandant de Lagrée. Nos barques furent déchargées et retournèrent à Pak Ta, après que ceux qui les montaient eurent reçu la rémunération habituelle. Nous nous trouvions maintenant en dehors de la zone d'influence et d'action du roi de Luang Prabang.

MM. Joubert et de Carné nous rejoignirent le 9 juin : les phénomènes volcaniques que notre géologue avait pu constater étaient, suivant l'usage, beaucoup moins considérables que ne les avaient faits les récits des indigènes. Un terrain déprimé et crevassé, laissant échapper des gaz sulfureux, carboniques et de la vapeur d'eau, remplaçait le cratère en éruption qui avait été signalé. Ces traces d'action volcanique existent en deux endroits différents, appelés par les indigènes Phou Fay Niaï et Phou Fay Noi, « montagne du grand feu » et « montagne du petit feu. » Ils se déplacent lentement, en marquant leur passage par la

destruction de la végétation, les troncs calcinés des grands arbres, et des dépôts de soufre cristallisé. Phou Fay Niaï occupe actuellement une surface de sept à huit cents mètres de long sur trois cents de large. Sur cet emplacement, le sol résonne sous le pied comme s'il existait au-dessous une cavité profonde. En appliquant l'oreille contre terre, on perçoit un bruit sourd très-éloigné, qui, au dire des indigènes, se rapproche souvent au point de devenir perceptible à distance. Cette crevasse paraît cheminer vers le sud et on peut suivre pendant plusieurs kilomètres la route qu'elle a déjà parcourue. Les indigènes recueillent le soufre qui se dépose sur les parois des crevasses. Nulle part M. Joubert ne constata l'existence de centres d'éruption. Le volcan annoncé se réduisait donc à de simples fumerolles.

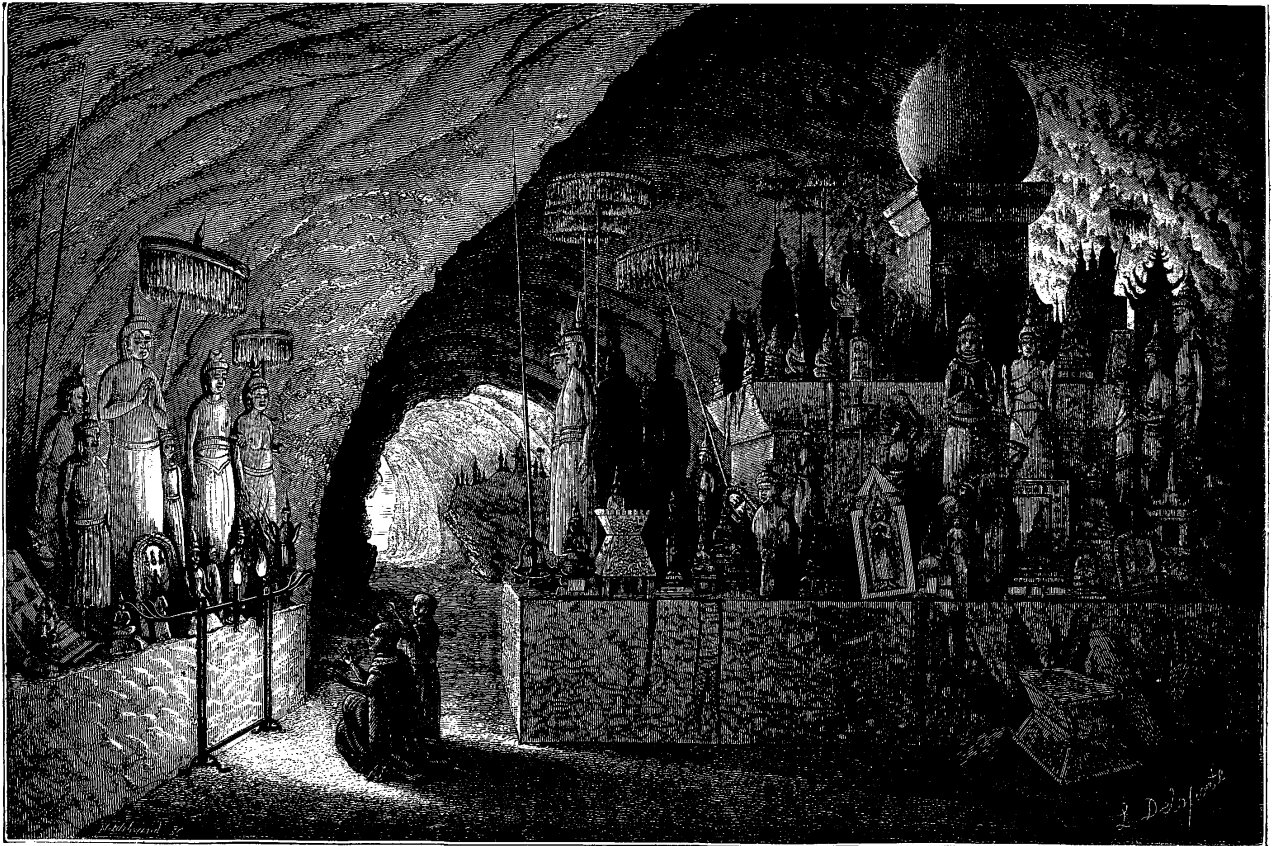
Les pourparlers s'étaient engagés dès le lendemain



Passage du rapide appelé Keng Le. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

de notre arrivée à Xieng Khong avec le gouverneur de cette petite ville. C'était, je crois l'avoir déjà dit, la seconde autorité de la grande province de Muong Nan. Malgré sa bienveillance naturelle et son désir de nous être agréable, il ne pouvait se résoudre à nous laisser franchir la frontière de Siam : les lettres de Bangkok dont nous étions porteurs nous accordaient la libre circulation sur tout le territoire siamois ; mais il n'était pas indiqué que nous pussions en sortir. Prendre sur soi de nous y autoriser était une responsabilité qui épouvantait le timide fonctionnaire. Placé à un poste avancé qui ne laissait pas que d'être périlleux, il était habitué à une circonspection que justifiaient d'ailleurs les nombreuses guerres dont cette partie du Laos, tour à tour disputée entre Siam et Bangkok, avait été le théâtre. Il aurait voulu nous faire conduire à Muong Nan ou tout au moins obtenir de nous que nous attendissions la réponse du

gouverneur de la province à notre demande de sortie du territoire siamois. Tout ce qu'il pouvait accorder à la rigueur était de nous faire conduire à Xieng Hai, autre petite province dépendant de Bangkok, et située un peu plus près du territoire birman. M. de Lagrée n'eut pas de peine cependant à lui démontrer qu'aux termes mêmes de notre passe-port nous avions le droit d'aller au moins jusqu'à la frontière. En conséquence, il le mit en demeure de nous fournir des barques pour remonter le fleuve jusqu'au point où celui-ci entrait dans les possessions birmanes. Ce trajet était évidemment autorisé par nos passe-ports, qui spécifiaient la libre circulation sur *tout* le territoire siamois. « Mais, objectait le gouverneur de Xieng Khong, le point où je vous ferai ainsi conduire est en pleine forêt ; vous n'y trouverez ni vivres, ni moyens de transport pour aller plus loin. D'ailleurs, le fleuve cesse en ce point d'être navigable et il vous faudra cheminer



Sanctuaire de la grotte de Pak Hou (vue prise du fond de la grotte). — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

par terre. » — « Peu vous importe, répliquait M. de Lagrée, c'est là mon affaire et non la vôtre. »

On se rappelle sans doute que nous étions partis sans passe-port de la cour d'Ava. L'amiral de la Grandière avait essayé de les obtenir par l'intermédiaire de Mgr Bigandet, évêque catholique français, qui jouissait d'une certaine influence auprès du souverain de la Birmanie; mais, sur ces entrefaites, une révolution de palais avait renversé celui-ci du trône; les trois frères cadets du prince régnant avaient assassiné leurs deux frères aînés, sans parvenir cependant à s'emparer du pouvoir. Ils s'étaient réfugiés chez les Anglais, qui les avaient repoussés, puis chez les Karens. Les troubles qui avaient suivi cet assassinat avaient empêché le gouvernement birman de répondre aux communications qui lui avaient été faites à notre sujet.

M. de Lagrée pouvait cependant se prévaloir de cette démarche pour affirmer aux autorités birmanes que la cour d'Ava avait été prévenue de notre voyage. Il écrivit dans ce sens une lettre au roi de Xieng Tong, prince laotien de qui relevait le territoire qui confinait immédiatement à Xieng Khong et auprès duquel résidait un agent birman. Il lui demandait le passage et l'autorisation de se procurer sur ses États les moyens de transport nécessaires, et il l'assurait de nos dispositions amicales et du but entièrement pacifique et scientifique de notre mission.

Un courrier spécial partit le 10 juin pour porter ce message et les présents qui l'accompagnaient. Ceux-ci, tous destinés au roi de Xieng Tong, se composaient d'un tapis de pied, d'un éventail, d'une pièce d'étoffe algérienne et de quelques menus objets, pipes, savon, mouchoir, etc.

Si nous avions eu conscience des fréquentes relations commerciales qui existaient entre les États Shans de la Birmanie et les colonies anglaises, nous n'aurions probablement pas osé offrir des objets qui ne devaient donner qu'une bien pauvre idée de nos ressources. Mais nous étions habitués à voir les moindres marchandises européennes exciter la plus vive admiration et la plus ardente convoitise chez les Laotiens du sud, et cela avait rehaussé à nos propres yeux la valeur de nos objets d'échange. D'ailleurs il s'agissait moins de séduire le roi Xieng Tong que de faire vis-à-vis de lui acte de déférence.

Cependant les autorités de Xieng Khong se décidaient à réunir les barques nécessaires. Ce n'était pas sans difficultés et sans longueurs : la circulation commerciale du fleuve est ici absolument nulle et les moyens de navigation sont très-restreints; les grandes

pirogues deviennent excessivement rares et les bateliers adroits sont introuvables.

En raison de tous ces obstacles, notre départ fut remis au 14 juin. Nous en profitâmes pour visiter Xieng Khong et ses environs.

Le village de Xieng Khong est entouré d'un fossé et d'une forte palissade; un petit ruisseau le divise en deux parties et les rives en sont reliées par un pont en bambou, plus pittoresque que solide (voy. le dessin p. 377); la forêt qui entoure le village est sillonnée de sentiers plus larges que de coutume : ce sont presque des routes. Cependant les légers chars laotiens du sud ont ici disparu. Quelques éléphants, traînant de lourdes pièces de bois de teck, qui commencent à faire son apparition, croisent d'un pas lourd et nonchalant les convois de bœufs porteurs qui vont et qui viennent. Un de ces sentiers s'enfonce dans la direction du sud-est. C'est la route de Xieng Mai, ville qui est à dix ou douze jours de marche.

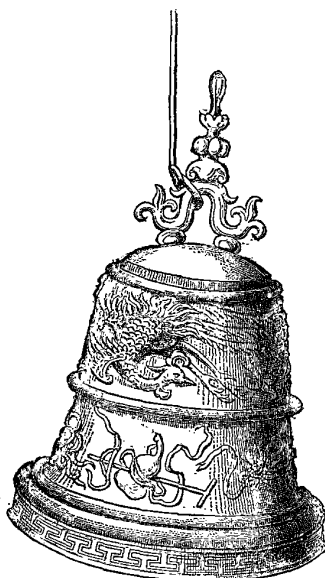
Le mot de Xieng remplace, dans la région où nous sommes arrivés, le mot de Muong, employé dans le sud pour désigner le chef-lieu de la province. On dit ici « aller au Xieng » comme on disait avant « aller au Muong. »

Le commerce par terre n'est guère plus actif que le commerce par eau, et se réduit aux denrées de première nécessité, telles que le sel, qui devient ici de plus en plus rare et que l'on tire du sud du Laos, de Nong Kay.

L'aspect de la campagne est assez triste et la population est très-clairsemée. Elle se mélange de sauvages en proportion assez considérable pour perdre complètement sa physiologie laotienne. Le toupet de cheveux porté crânement sur la tête,

à la mode siamoise, disparaît complètement; les habitants, laotiens ou de race sauvage, conservent les cheveux longs. Ils les relèvent en chignon sur le côté de la tête et ont tous adopté la mode birmane du turban. Les femmes placent souvent au nœud de leur chevelure une plaque d'argent. Elles sont plus vêtues que dans le sud; leur teint s'éclaircit et leur physiologie revêt une teinte plus orientale et une expression plus délicate.

Les costumes des sauvages sont empreints d'une grande rudesse; le cuivre en fait le plus grand ornement : ce sont de longues épingles doubles en cuivre qui retiennent les cheveux sur la tête, des anneaux en cuivre qui entourent le cou, du fil de cuivre contourné en spirale qui sert de ceinture, des épingles de cuivre à grosse tête qui remplissent les trous énormes pratiqués dans le lobe des oreilles. Quelquefois aussi ces pendants d'un nouveau genre sont remplacés par de



Cloche trouvée dans la pagode de Pak Ta.
Dessin de M. Rapine.

simples rouleaux de coton que leurs propriétaires semblent tenir à honneur de faire le plus gros possible; quelques-uns mesurent de deux à trois centimètres de diamètre, et c'est à peine si le lobe de l'oreille, démesurément distendu, parvient à entourer d'un mince cordon de chair ce singulier ornement. Les hommes continuent à faire preuve d'une très-grande simplicité de costume; les femmes, au contraire, sont très-vêtues et n'étaient jamais, comme les Laotiennes, leurs poitrines nues aux regards des curieux, que ce spectacle attriste plus souvent qu'il ne les charme: elles portent une jupe de cotonnade bleue, bordée de blanc, et un petit veston bleu serré au corps. Leurs allures sont plus timides, plus modestes; la plupart seraient gracieuses, sinon jolies, si les durs travaux qu'elles partagent avec leurs maris n'endurcissaient leurs traits et ne courbaient leur taille de très-bonne heure. La plupart portent leurs enfants derrière le dos dans une sorte de ceinture d'étoffe, pour garder leurs mains libres et n'interrompre leurs occupations que lorsqu'elles doivent donner le sein. Il n'est pas rare de voir des Laotiens prendre en mariage des femmes sauvages, et dans ce cas elles tiennent un rang égal à celui de leurs compagnes laotiennes.

Les sauvages de Xieng Khong appartiennent à la grande tribu des Lemeth, qui habite surtout la vallée du Nam Ta, sur la rive gauche du Mekong, et dont la plus grande partie reconnaît l'autorité de Luang Prabang (voy. le dessin p. 384).

Le peu de défrichements opérés aux environs de Xieng Khong rendait les intermittences de pluie et de beau temps, qui caractérisent la saison des pluies, d'autant plus pernicieuses que le soleil était à ce moment au zénith et brûlait littéralement le sol. Deux d'entre nous, M. Thorel et moi, fûmes atteints d'accès de fièvre, accompagnés de vomissements et de délire, et nous étions à peine rétablis quand il fallut nous remettre en route.

C'était d'ailleurs avec une vive satisfaction que nous reprenions notre voyage; il commençait à revêtir ce caractère d'imprévu et cette apparence de danger qui lui avaient manqué jusqu'à présent. La facile circulation que nous avaient procurée les passe-ports de Siam

touchait à sa fin: nous allions être livrés à nos propres forces, aux seules ressources de notre diplomatie. De plus, la partie du fleuve que nous allions parcourir était une fois encore entièrement vierge de vestiges européens; le croquis de M. Duyshart nous avait indiqué la direction générale et les principaux incidents du cours du fleuve de Luang Prabang à Xieng Khong. A partir de ce dernier point, rien ne nous enlevait le plaisir de la découverte et l'émotion de la surprise.

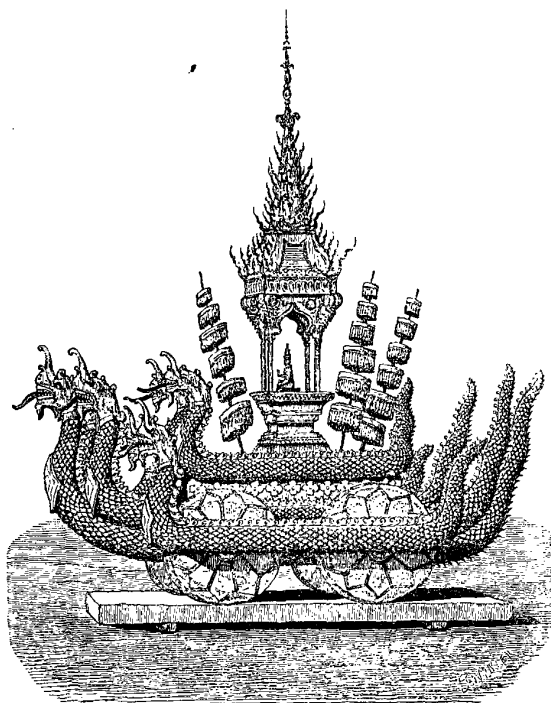
Nous eûmes quelque peine à nous procurer des provisions suffisantes pour l'espace de temps que nous allions passer sans moyen de ravitaillement autre que la chasse. On nous prévenait, en effet, que les rives du Mekong redevenaient entièrement désertes jusqu'au point où nous devions nous arrêter pour attendre les

moyens de transport demandés au roi de Xieng Tong. Au dernier moment cependant, grâce à l'intervention du gouverneur, des vivres nous arrivèrent abondants, mais à un prix relativement élevé: ainsi nous payâmes seize francs cent kilogrammes de riz; le même prix un cochon qui ne pesait guère que soixante kilogrammes, et des poules, au nombre d'une trentaine, à raison de sept sous et demi pièce.

Le 14 juin, à une heure de l'après-midi, nous quittâmes Xieng Khong sur six barques: c'était la dernière fois que nous devions nous servir de ce moyen de locomotion en explorant le cours du Cambodge. La navigation du fleuve était facile en ce moment, heu-

reusement pour l'inexpérience de nos bateliers. Ça et là quelques roches isolées se montraient encore dans son lit; elles disparurent bientôt; le courant s'affaiblit: on sentait que la pente générale du sol redevenait très-faible. De belles forêts s'élevaient sur les rives, qui s'aplanissaient de plus en plus.

Le fleuve, qui à Xieng Khong paraît venir du nord-ouest, tourne bientôt brusquement à l'ouest, et dans cette direction on a devant soi une plaine sans limites, dont l'horizon s'estompe à peine de légères et lointaines ondulations. C'était la première fois depuis Vien Chan que nous jouissions d'un coup d'œil aussi étendu et que le fleuve coulait paisiblement et à pleins bords dans un lit large et peu profond. Nulle part encore il n'avait eu d'aussi belles apparences de navigabilité.



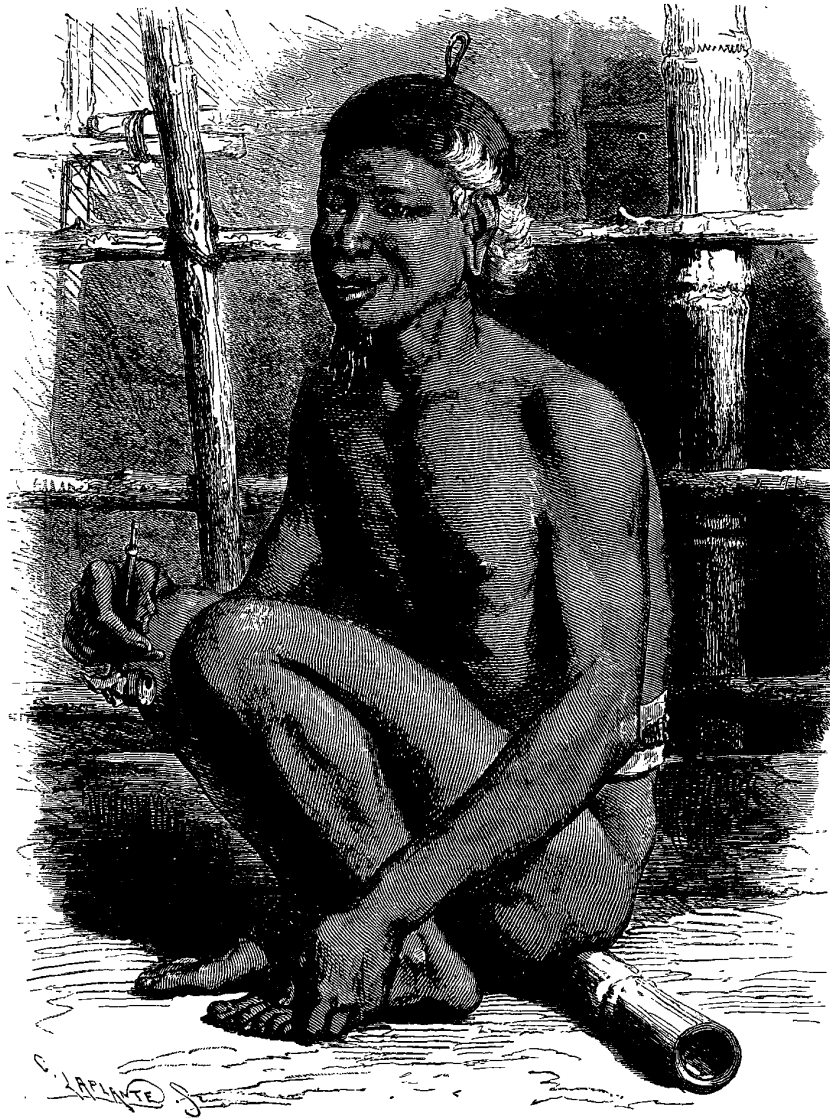
Char du Bouddha dans une grotte. — Dessin de E. Théron.

Ce ne devait être malheureusement qu'une trêve bien courte à ses fureurs.

A partir de ce point, le Cambodge décrit un long et paresseux détour vers le sud; on dirait qu'il se plaît à s'attarder dans cette plaine et à y reposer ses eaux de leur course fatigante au milieu des montagnes et des roches.

A l'extrémité de ce détour, il reçoit les eaux du

Nam Kok. Cette rivière, d'une largeur considérable est alimentée par la chaîne qui sépare la vallée de la Salouen de celle du Cambodge, chaîne à laquelle les Birmans donnent le nom de Tanen-Toung-Gyi. Sur les bords de cette rivière se trouve la ville de Xieng Haï, appelée Xieng Raï dans quelques relations, et dont Mac Leod a visité les ruines en 1837. Ce chef-lieu de province, jadis très-important et capitale d'un de



Chef des sauvages de Pak Ben. — Dessin de Janet Lange, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

ces nombreux royaumes laotiens qui se sont partagé jadis l'Indo-Chine et qui ont préparé leur sujétion à Siam et à la Birmanie par les guerres acharnées qu'ils se sont faites les uns aux autres, a été reconstruit récemment auprès des ruines de l'ancienne ville, et c'est là aujourd'hui la résidence d'un gouverneur siamois. D'après une tradition, Xieng Haï portait jadis le nom de Tsen-Katsa-Lakon. Le roi qui changea ce nom en

celui de Xieng Haï donna, dès sa naissance, des signes non équivoques de sa puissance future : il brisa tous les berceaux dans lesquels il fut placé et l'on dut lui en donner un en fer. On assure que ce berceau métallique subsiste encore au milieu des ruines du vieux palais. Ce prince étendit sa domination à une grande distance et donna en apanage à son fils la ville de Xieng Maï, qui, avant ce moment, s'appelait Muong



Xieng Khong : Pon en bambou. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

Lamien, et à sa femme la ville de Xieng Tong ou de Kema-Tunka¹. Les vallées qu'arrosent le Nam Kok et ses nombreux affluents, à peine séparées par de légères ondulations, forment une zone admirable de fertilité et de richesse, bien faite pour devenir le centre d'un puissant royaume. Nous allions rencontrer, à très-peu de distance au nord de l'embouchure de cette rivière, d'autres ruines et d'autres traditions historiques qui attestent que le même lieu a tenté souvent les flots d'émigrants qui arrivaient de l'Asie centrale par les défilés montagneux du nord de l'Indo-Chine et qui essayaient de se répandre dans les vallées inférieures des grands fleuves de la péninsule.

Aujourd'hui cette belle région, qui sépare la principauté de Xieng Tong de celle de Xieng Maï, est presque entièrement inhabitée : objet de la convoitise des Siamois et des Birmans, et champ de bataille de ces deux peuples, aucun d'eux n'a été assez fort jusqu'à présent pour s'en assurer la possession exclusive, et elle est restée jusqu'à ces derniers temps une sorte de terrain neutre, abandonné à la forêt et à ses hôtes naturels, propriétaires moins turbulents et plus sages que l'homme. Depuis quelques années, les Siamois, ou du moins les Laotiens qui reconnaissent leur autorité, ont timidement réoccupé la rive droite du Nam Kok. Peut-être n'est-ce pas pour bien longtemps.

Xieng Sen, dont les ruines s'étendent sur les bords mêmes du Mekong, à trois ou quatre milles de son confluent avec le Nam Kok, est une des premières villes dont le nom apparaisse dans les chroniques laotiennes et siamoises. L'un des plus fameux rois laotiens, Thama-Traï-Pidok, régnait à Xieng Sen, peu après le temps où Phra Ruang, le prétendu fondateur de l'ère siamoise, venait de construire la ville de Sangkhalok sur la branche orientale du Menam, et de secouer le joug du Cambodge. Le fils de Phra Ruang, Phaya Soucharat, fit fondre des canons et fortifier sa capitale. Bien lui en prit, car le roi de Xieng Sen l'attaqua, et, malgré le secours que le roi de Xieng Maï, Phromavadi, prêta à son cousin Phaya Soucharat, celui-ci fut obligé de se soumettre à son adversaire et de lui donner sa fille en mariage. Thama-Traï-Pidok étendit sa domination sur tout le royaume de Phra Ruang, fonda au sud de Sangkhalok la ville de Phitsanoulok, et s'avançant beaucoup plus loin encore, établit un de ses fils roi de Lophaboury, à peu de distance de l'emplacement où s'éleva plus tard Ayuthia. Un autre de ses fils fut roi à Xieng Haï et lui succéda au trône de Xieng Sen. A partir de ce moment commença entre la race siamoise et la race laotienne une série de guerres qui durèrent sept générations.

Il est difficile de donner une date, même approximative, à tous ces événements, dans lesquels il ne faut voir qu'un épisode de la longue lutte soutenue par les Thai Noi ou « petits Thai », branche cadette de la race laotienne, pour arriver à l'indépendance. Phra Ruang

1. Contraction de deux noms de ville pali *Kemarata* et *Tunkaboury*.

était né, suivant les uns, en 950 du Bouddha, suivant les autres, en 1500; ceux-ci lui attribuent la fondation de l'ère, usitée aujourd'hui au Laos, en Birmanie et à Siam, et qui commence à 638 après J. C.; d'autres font intervenir, dans la lutte soutenue par son fils contre le roi de Xieng Sen, le célèbre apôtre bouddhiste Buddhaghosa, que les chroniques singalaises font vivre dans la première moitié du cinquième siècle. Tout ce que l'on peut affirmer, au milieu de tant de contradictions, c'est que les princes dont nous venons de citer les noms ont existé et que nous n'avons pas affaire ici, comme en d'autres récits, à des personnages purement légendaires.

Nous nous arrêtâmes une heure ou deux auprès des ruines de Xieng Sen. La destruction de cette ville remonte à plus d'un demi-siècle et forme un épisode des guerres qui suivirent la révolte de Xieng Maï contre la Birmanie; cette dernière principauté se souleva en 1774 contre le successeur d'Alomprah et réclama la protection de Bangkok, qui venait de remplacer Ayuthia comme capitale de Siam. On se rappelle sans doute qu'Ayuthia, fondée par Phaya Uthong en 1350, avait été détruite par les Birmans en 1767. C'est à la suite de cette rébellion que les États laotiens de la vallée supérieure du Menam, Xieng Maï, Lakon, Laphon, Muong Nan, Muong Phe, passèrent sous la domination de Siam.

Rien n'apparaît au-dessus des hautes herbes qui ont envahi l'emplacement de l'ancienne métropole du Laos septentrional, que la flèche d'un *Tat*, presque aussi considérable que celui que nous avions visité à Vien Chan. Quelques sentiers à demi effacés partent de la rive et s'enfoncent dans les broussailles; nous rencontrons çà et là quelques monceaux de briques, quelques statues de Bouddha renversées; plus loin une aire bien nivelée et préservée de l'invasion de la végétation par un dallage en brique ou en béton; ailleurs quelques colonnes en bois dur, sur lesquelles sont visibles encore des traces de dorure. Les cimes en fleurs de quelques arbres à fruit redevenus sauvages se dégagent des hautes herbes et indiquent l'emplacement des jardins de la ville.

Il faisait horriblement chaud pendant cette visite à des vestiges sans intérêt; les herbes formaient, des deux côtés de notre route, une sorte de rempart mobile qui arrêtait le regard et d'où nous venaient quelques bouffées de cette odeur chaude et malsaine qui se dégage des jungles au milieu du jour; à une faible distance, les cimes des forêts de teck qui couvrent la plaine limitaient l'horizon à l'ouest. Nous nous dirigeons instinctivement de ce côté pour y chercher un terrain plus déblayé, plus de fraîcheur et plus d'ombre, quand tout d'un coup le feuillage d'un jeune manguier s'agita violemment à côté de nous. Il faisait presque calme et ce mouvement intermittent devait avoir une autre cause qu'une rafale subite. Nous ne tardâmes pas à la découvrir : un rhinocéros s'appuyait avec force contre le tronc de l'arbre et

réussissait à imprimer à la cime un mouvement d'oscillation qui faisait pleuvoir les fruits mûrs tout autour de l'énorme animal. Notre arrivée l'empêcha de consommer un repas qu'il avait si laborieusement gagné. Dès qu'il nous aperçut, il s'enfuit à travers la jungle en se frayant un large passage au milieu des herbes; nous écoutâmes quelque temps le bruit de son pas lourd et rapide se perdant peu à peu dans les profondeurs de la forêt, et nul de nous ne songea à poursuivre le timide et inoffensif pachyderme (voy. le des-sin p. 331).

Nous nous remîmes en route vers deux heures; le fleuve, qui était revenu au nord, ne tarda pas à rentrer dans la zone de montagnes dont il s'était dégagé un instant. Le lendemain, la navigation redevenait aussi pénible que pendant les plus mauvais jours de notre navigation entre Vien Chan et Xieng Cang. Le pays était absolument désert. Nous campâmes, le 17 juin au soir, sur les bords d'un torrent auprès duquel quelques gens de Xieng Mai avaient installé leur campement, au retour d'une expédition dans les forêts avoisinantes. Ils étaient occupés à façonner en gâteaux la cire qu'ils avaient récoltée. Les rayons étaient fondus au feu, soumis à une forte pression, et la cire liquide, dégagée de toute impureté, coulait dans un moule qui avait la forme d'un segment de sphère. Nous achetâmes deux de ces gâteaux pour nous fabriquer des bougies, et nous les payâmes à raison d'un tikal ou de trois francs la livre.

Le 18 juin, nous arrivâmes au pied du rapide nommé Tang Ho, qui offre, dans cette saison, un obstacle insurmontable à la navigation du fleuve. Un sala était construit sur la rive droite, qui appartenait à Xieng Tong et qui, par suite, devenait territoire birman. La rive gauche ne cessait d'être siamoise qu'à une assez grande distance en amont. Nous étions arrivés à l'extrême limite du pays dans lequel nos passe-ports nous assuraient une libre circulation. A partir de ce moment, le sort de notre voyage dépendait de circonstances inconnues. La réponse à la lettre qui avait été expédiée au roi de Xieng Tong ne pouvait nous parvenir avant une semaine ou deux. M. de Lagrée dépêcha un courrier au gouverneur de Muong Lim, province dépendant de Xieng Tong, et du chef-lieu de laquelle nous nous trouvions à peu de distance, pour le prévenir de la demande qu'il avait adressée à son suzerain et solliciter de lui les moyens de transport nécessaires pour aller attendre à Muong Lim la décision qui serait prise à notre égard.

En attendant, nous nous installâmes dans le sala, à côté des voyageurs birmans et laotiens qui s'y trouvaient déjà: un certain mouvement commercial se faisait remarquer en ce point, et les caravanes de bœufs porteurs qui venaient y faire halte avaient laissé de nombreuses traces tout à l'entour. Deux principaux courants d'échange se rencontrent là: l'un, qui a lieu par barques, apporte de Luang Prabang le sel nécessaire à la consommation locale; l'autre, qui suit la route de terre, apporte de Xieng Mai les boules de

gambier et les noix d'arec qui entrent dans la composition de la chique des Laotiens du nord. Les arbres qui donnent ces deux produits deviennent, dans cette région, beaucoup plus rares ou manquent même complètement. On sait que le gambier est une substance astringente, que l'on extrait des feuilles d'un arbre de la famille des rubiacées. On l'emploie depuis quelques années en Europe pour la teinture et le tannage, et l'exportation de cette denrée du seul port de Singapour pour l'Occident s'élève aujourd'hui à plus de vingt millions de kilogrammes par an. Il y a longtemps que les Chinois tirent parti de cette substance pour teindre en noir et en brun les tissus de soie et de coton. Le gambier est un objet de première nécessité pour les Malais, qui le mâchent seul ou avec les feuilles du bétel.

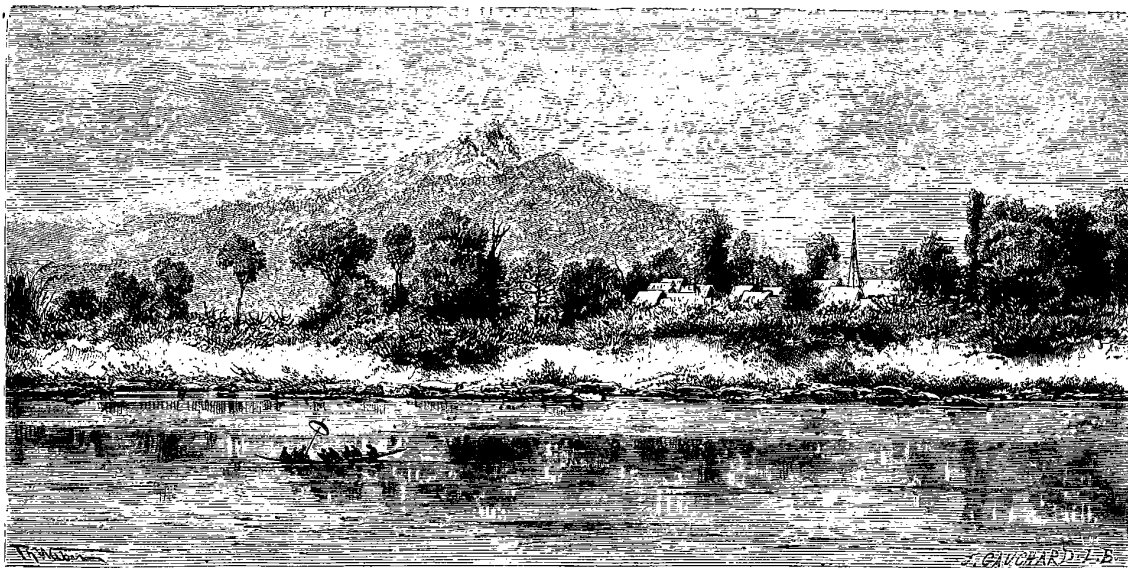
Nous pouvions craindre, de la part du chef de Muong Lim, un refus absolu de nous admettre sur son territoire. Il était donc plus prudent de garder les barques et les bateliers qui nous avaient amenés de Xieng Khong jusqu'à ce que sa réponse nous fût parvenue. Dans l'intervalle, je résolus de remonter à pied la rive droite du fleuve le plus loin qu'il me serait possible. Nous allions quitter les rives du Mekong pour cheminer par terre. Nous ignorions où et quand il nous serait possible de retrouver le noble fleuve. J'attachais, pour ma part, un singulier amour-propre à compléter le tracé de son cours sinueux et bizarre. Depuis que nous étions entrés dans une zone restée en dehors des investigations européennes, chacun des détours du Mekong que je pouvais ajouter à ma carte m'apparaissait comme une importante découverte géographique. Une constante préoccupation dont rien ne vient distraire finit par s'imposer comme une monomanie. J'avais donc la monomanie du Mekong, comme le docteur Thorel avait celle des nouvelles espèces de plantes, et le docteur Joubert celle des grès houillers ou des cailloux anthraciteux. Je n'avais pas conscience du peu de place que tiendrait dans une carte définitive le chemin qu'il me serait possible de faire en un jour sans route frayée, au milieu des rochers ou des broussailles qui encombrèrent les bords du fleuve. Je n'appliquais pas d'échelle de réduction à cette nature grandiose dont les sites ignorés se déroulaient devant moi. Chaque pas de plus me paraissait une précieuse conquête sur cet ennemi: l'inconnu. Je partis donc, le 19, de très-bonne heure, ma boussole à la main et un petit paquet de vivres sur le dos. Le temps était presque couvert et promettait de m'épargner la brûlante réverbération du soleil sur les plages rocheuses du Mekong. Je franchis la barrière de rochers, au milieu desquels rugissaient les eaux du rapide Tang Ho; un seul passage sinueux, d'une trentaine de mètres de large, s'ouvre dans cette ceinture de pierre. Aucun radeau ne pourrait en descendre le courant sans se briser; aucune barque ne pourrait, même avec des cordes, le remonter sans se remplir. Mais, aux hautes eaux, alors que le fleuve remplit entièrement le fossé, large de six cents mètres

environ, qui s'étend entre les deux chaînes de collines formant ses rives, cet obstacle peut être franchi et la circulation en pirogue redevient possible.

En continuant ma route, je constatai que le fleuve s'inclinait de plus en plus vers le nord-est, et paraissait enfin se diriger vers les frontières de la Chine, cette terre promise, aux portes de laquelle nous devions errer pendant quatre longs mois avant de parvenir à les franchir.

Le fleuve, réduit à un chenal de cinquante à quatre-vingts mètres de large, laissait à découvert de grands bancs de sable entrecoupés de bassins d'une eau chaude et dormante et de rochers d'un aspect bizarre et d'une escalade difficile. La forêt marquait partout nettement la limite que ne dépassait jamais l'inondation et encadrait d'un ruban vert aux reflets ondoyants cette bleuâtre étendue, tout émaillée de taches blanches et

noires. Je pus, au début de mon excursion, cheminer sur des plages sablonneuses, le long de la lisière des grands arbres, sans être obligé, soit d'entrer dans le fourré, où la circulation eût été trop pénible, soit de marcher dans l'eau, qui eût été parfois trop profonde. Le paysage était d'une sauvagerie pleine de grandeur. Nulle part de vestiges de l'habitation des hommes; les traces fugitives des pêcheurs ou des chasseurs nomades, que nous avons été habitués à rencontrer jusque-là, même dans les endroits les plus déserts, manquaient ici absolument. Il en résultait pour moi une étrange impression d'étonnement et de nouveauté. Mon ombre, que le soleil levant allongeait parfois sur les bancs de sable ou dressait contre les parois des rochers, me paraissait violer la virginité de cette nature qui avait su échapper à toutes les profanations de l'homme. Le bruit de mes pas me paraissait dis-

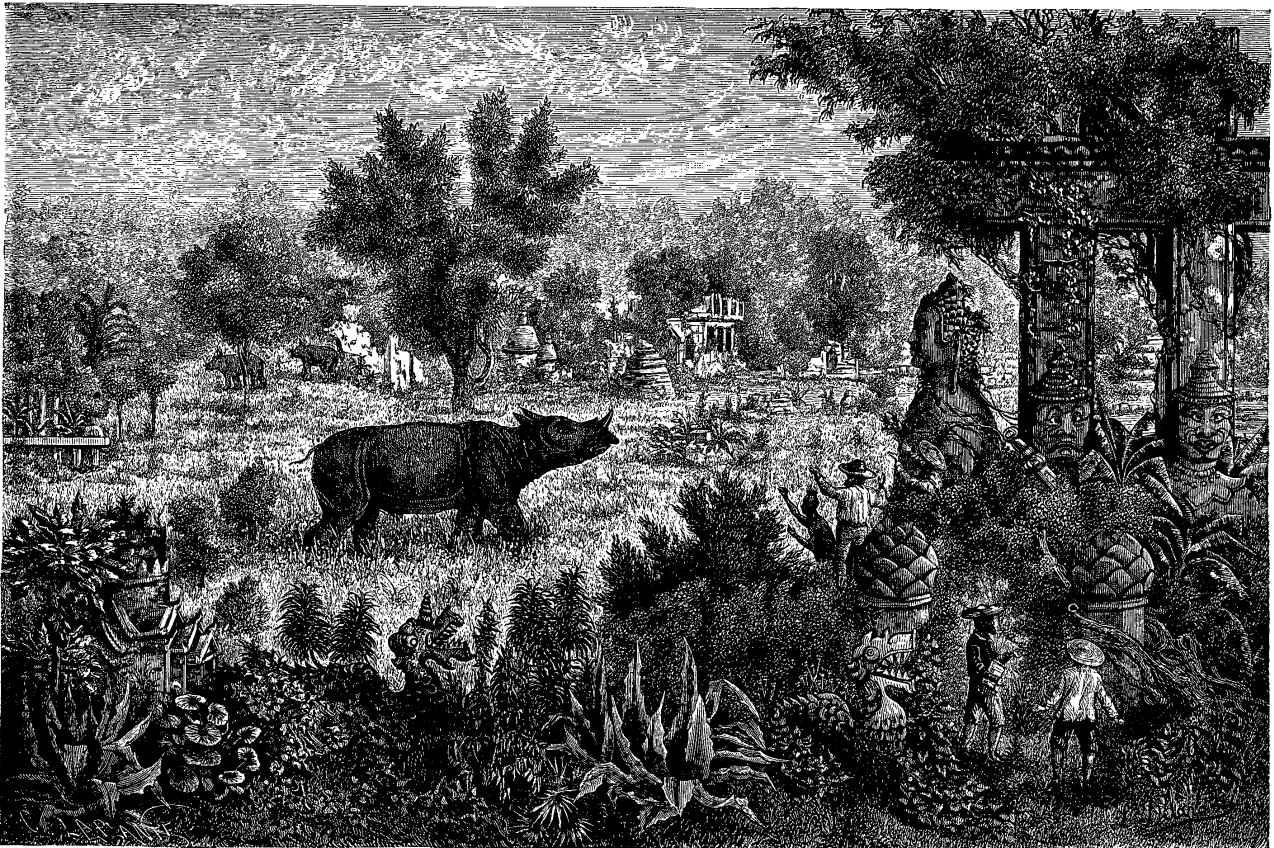


Ban Hatsa. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

soner dans la grande harmonie de la forêt et du fleuve. J'essayais parfois de parler haut pour affirmer mon droit de jouir de l'un et de l'autre et pour faire évanouir l'espèce de fascination qu'exerçait sur moi cette calme et grandiose solitude, et le silence qui me répondait me faisait rougir malgré moi d'un bruit aussi vain.

Le disque du soleil apparaissait déjà à travers la ligne d'arbres qui couronnait le sommet des collines; la vie s'éveillait peu à peu sous les arceaux de la forêt; les oiseaux célébraient par des chants joyeux les flots de lumière qui venaient pénétrer soudain leurs retraites ombreuses; les cerfs bramaient et les éléphants faisaient entendre leur cri sonore. Comme un tressaillement de la nature à son réveil, un léger souffle de brise ridait la surface de l'eau et agitait la cime des grands arbres. J'essayai de démêler d'une oreille attentive toutes les notes de ce vague et mélo-

dieux concert, et je contemplai d'un regard charmé le ciel, l'onde et la forêt, tout enveloppés encore d'une vapeur transparente que les rayons du soleil coloraient d'une teinte rose avant de la dissiper tout à fait. Tout à coup, en contournant un rocher qui me barrait la route, j'aperçus à dix pas de moi un jeune cerf qui buvait. Je m'arrêtai et, instinctivement, je cherchai sur mes épaules ma carabine heureusement absente. Qu'eussé-je fait d'un pareil gibier et comment l'apporter au campement? Je demeurai donc immobile, regardant le gracieux animal savourer à longs traits l'eau limpide, et s'arrêter parfois pour contempler l'image tremblante que lui renvoyait l'onde à peine troublée. Au bout d'un moment, il se releva, fit quelques pas sur la berge, m'aperçut, et — je supplie le lecteur de me croire — il vint à moi. Ses oreilles dressées, son regard fixe, témoignaient d'un indicible étonnement, auquel ne se mêlait aucun symptôme de dé-



Rencontre d'un rhinocéros dans les ruines de Yieng Sen. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

fiance ou de crainte. Je ressentis à mon tour une sensation bizarre, et je retins ma respiration pour prolonger le plus possible ce tête-à-tête avec un habitant des forêts. Il me vint comme un ressouvenir du paradis terrestre ou des jardins enchantés d'Armide, dans lesquels je n'ai pourtant jamais fait aucun voyage. Cette singulière confiance, qui m'affirmait d'une façon si inattendue et si énergique que l'homme était absolument inconnu dans ces parages, me charmait et m'intimidait à la fois. Le cerf s'arrêta à un pas de moi, et l'instinct du chasseur se réveillant soudain, il me vint l'idée de le saisir par les cornes; si rapide que fût mon mouvement, l'agile bête se déroba et disparut en un clin d'œil dans la forêt, me laissant aux regrets d'avoir écourté par mon impatience cette entrevue de contes de fées, à laquelle il n'avait manqué qu'un dialogue pour devenir une fable de La Fontaine.

Un peu plus loin, je dus me livrer à la gymnastique la plus rude pour franchir une sorte de promontoire qui s'avancait dans le lit du fleuve. Il formait une muraille absolument verticale, que l'eau baignait d'un courant trop rapide pour que je pusse songer à la contourner à la nage. Une épaisse végétation couvrait le sommet du rocher, et après en avoir gravi les pentes glissantes, j'eus encore à me frayer une route difficile au milieu des lianes et des ronces épineuses. Au delà, une belle plage de sable s'interposait heureusement entre la forêt et le fleuve et me promettait pendant quelque temps une circulation facile. Je m'arrêtai un instant pour me reposer des efforts que je venais de faire. L'eau calme et peu profonde qui venait battre la rive d'un flot paresseux invitait aux plaisirs du bain, et je me laissai séduire par ses promesses. A peine avais-je fait quelques brasses en pleine eau, que deux éléphants sortirent de la forêt et se dirigèrent à leur tour vers le fleuve. A ma vue, l'un d'eux s'arrêta et rebroussa chemin. J'eusse bien désiré, malgré la bonne opinion que je professe sur le caractère de ces animaux, que son compagnon l'imitât. Mais il n'en fut rien, et après un instant d'hésitation, celui-ci entra dans l'eau en allongeant la trompe de mon côté et en reniflant bruyamment. Je ne savais trop quel parti prendre : revenir à la berge, où la forêt et les rochers me barraient le chemin de deux côtés sur trois, était peut-être plus dangereux encore que de rester dans l'eau; je restai donc en me faisant le plus petit possible et en observant attentivement les démarches du proboscidien, prêt à tirer la brasse en plein courant, au risque d'être emporté bien loin de mes vêtements et de mes notes, si l'animal faisait mine de trop se rapprocher de moi. Il était d'un brun noir magnifique; sa haute taille et la longueur de ses défenses prouvaient qu'il avait atteint depuis longtemps le terme de son développement. Il s'avança dans l'eau jusqu'au ventre et se mit en devoir de s'asperger le dos avec sa trompe. Nous étions à une vingtaine de mètres l'un de l'autre, et il tenait constamment ses petits yeux gris fixés sur moi, en allongeant de temps en temps sa trompe dans ma di-

rection. Mais bientôt il parut prendre tant de plaisir à se verser des douches sur le corps, qu'il parut ne plus faire grand cas de ma présence. Je me rapprochai peu à peu de la rive, où mes effets séchaient au soleil; je les jetai sur mes épaules et je continuai ma route d'un pas rapide, en jetant parfois un coup d'œil furtif sur mon compagnon de bain. Celui-ci ne daigna même pas se retourner pour regarder la direction que je prenais, et j'aperçus longtemps encore les jets d'eau qu'il lançait en l'air, retomber en pluie irisée par les rayons du soleil.

Vers midi, la rive du fleuve se transforma définitivement en une haute muraille à pic, couverte, comme toujours, d'une végétation inextricable. Il y avait six heures que je marchais; j'étais harassé de fatigue, le sable et les rochers s'étaient échauffés aux rayons du soleil, malgré les nombreux nuages qui venaient à chaque instant en tempérer l'ardeur; mes pieds nus étaient gonflés et saignants. L'amour de la géographie céda au cri de la nature. Je pris un dernier relèvement du fleuve, je choisis un endroit ombré et une place nette sur les bords de la forêt, et j'ouvris le paquet de provisions que m'avait remis le cuisinier au départ : du riz en guise de pain et un poulet rôti en composaient le contenu. L'eau du fleuve n'était pas loin. Je fis un repas qui procura plus de jouissances à mon appétit excité par une longue marche que les festins les plus succulents du monde civilisé. A une heure, je rebroussai chemin. C'était le moment de la sieste. La brise était tombée et la chaleur devenait étouffante. Les rives du fleuve, occupées le matin par les animaux, qui viennent s'y désaltérer à leur réveil, étaient redevenues désertes; la forêt était silencieuse. Ses sauvages habitants s'étaient retirés au plus profond de ses fraîches retraites. J'étais seul à braver l'ardeur du jour et je suivais machinalement les traces de mes pas imprimées sur le sable et mêlées aux nombreuses empreintes des cerfs de toutes les espèces, des sangliers, des éléphants. J'aurais voulu effacer ce double sillon laissé par mon passage et qui semblait faire tache en ces beaux lieux. Ce paysage solitaire du Mekong, l'un des derniers qu'il me fut donné de voir, est profondément resté gravé dans ma mémoire.

Il était nuit quand je rejoignis le campement. Le récit que je fis de ma journée mit l'eau à la bouche de tous les chasseurs de la commission. Je m'engageai à les conduire le lendemain dans cet Eldorado où les cerfs se pouvaient prendre avec la main. Ce n'était pas sans remords que je trahissais l'hospitalité qu'il m'avait donné et l'accueil pacifique et presque amical que m'avaient fait ses habitants. Mais heureusement, notre nombre — nous étions trois ou quatre, — et nos conversations — nous discutons avec énergie — leur donnèrent l'éveil. Nous partîmes d'ailleurs trop tard pour les surprendre au milieu de leur toilette matinale. Cette nouvelle excursion fut non une partie de chasse, mais une promenade qu'une pluie torrentielle abrégée de moitié.

Le soir du même jour, douze bœufs porteurs arrivèrent au sala ; ils étaient mis à notre disposition par le gouverneur de Muong Lim. Les chemins affreusement défoncés par la pluie et la côte excessivement rapide qu'il fallait gravir en quittant le campement ne permettaient que de leur donner une charge très-faible ; malgré toutes nos réductions de bagages, nos instruments et nos objets d'échange formaient encore le chargement d'une vingtaine de bœufs. C'était là le chiffre qui avait été demandé. Les huit bêtes de somme qui manquaient ne devaient, nous dit-on, arriver que le lendemain soir. M. de Lagrée se résolut à partir au point du jour avec tous les autres membres de la commission. Nous congédiâmes définitivement les barques de Xieng Khong, qui attendaient depuis trois jours l'issue des négociations entamées avec Muong Lim. Je dus rester au sala avec deux Annamites pour garder le reste de nos bagages jusqu'à l'arrivée des huit bœufs porteurs annoncés.

J'attendis quarante-huit heures, pendant lesquelles les pluies continuèrent avec une telle force que les eaux du fleuve montèrent de plus de trois mètres et vinrent baigner le pied même des colonnes qui supportaient le sala. J'appris que la plupart des bœufs s'étaient abattus pendant le court trajet de la commission et que leurs fardeaux avaient dû être répartis entre des porteurs. Il avait fallu cinq heures pour franchir les 14 kilomètres qui s'étendent entre le sala et Muong Lim. C'était un indice des difficultés que nous allions avoir à vaincre en continuant notre voyage par terre pendant la saison des pluies. On m'envoya vingt hommes au lieu des huit bœufs que j'attendais ; je leur partageai le reste des bagages, et le 23 juin, je rejoignis avec eux la commission.

Quand on a franchi les deux ou trois petites chaînes de collines qui bordent le fleuve, et entre lesquelles coulent de petits ruisseaux dont le lit sert de route pendant la plus grande partie du trajet, on se trouve dans une grande plaine qu'arrose le Nam Lim et où s'élève le Muong de ce nom. Le Nam Lim est une rivière assez considérable, que nous dûmes passer en barque, et qui paraît venir d'un lac situé près de la ligne de partage des eaux du Cambodge et de la Salouen.

Le campement de la commission était situé à l'une des extrémités du village. C'était une longue maison reposant directement sur le sol et à l'intérieur de laquelle étaient établis des lits de camp. La construction des cases sur des colonnes qui en élèvent le plancher au-dessus du sol, devenait ici moins générale. Il y avait déjà grande affluence de monde autour de notre demeure et j'eus quelque peine à y pénétrer.

X

Séjour à Muong Lim. — Pénurie de l'expédition. — Marché de Muong Lim.

Muong Lim est un grand village, entouré de rizières très-bien établies, où se tient tous les cinq

jours un marché assez considérable. La valeur relativement élevée des denrées indique des communications commerciales déjà importantes. De nombreuses étoffes anglaises apparaissent dans les étalages. On ne peut s'empêcher d'admirer l'habileté et le sens pratique de nos voisins en fait d'exportations. Ils ont créé pour l'Indo-Chine une fabrication spéciale, qui a choisi les couleurs les plus aimées des indigènes et les dessins les plus propres à flatter leur fantaisie. Des dessins de pagodes et d'autres emblèmes bouddhistes s'étalent sur le fond de toutes ces étoffes, qui sont exactement de la longueur et de la largeur qu'avaient les étoffes de fabrication indigène, avant l'introduction des produits européens.

Quand aurons-nous en France assez de prévoyance, assez de souci des intérêts à venir pour essayer d'implanter aussi nos produits à l'étranger, au lieu de considérer l'exportation comme l'exutoire de tous les rebuts de nos fabriques ?

Les habitudes chinoises relatives à la monnaie prévalent absolument. L'argent n'est qu'une marchandise que l'on pèse et que l'on échange contre une autre marchandise. Nous dûmes faire fondre nos ticaux en lingots de la forme usitée dans le pays ; on détaille ces lingots, en les divisant en fragments de dimensions variables à l'aide d'un ciseau et d'un marteau. Il fallut nous procurer une de ces petites balances romaines à trois leviers et à trois graduations différentes qui servent à effectuer les paiements, et que les habitants du pays, à l'instar des Chinois, portent toujours sur eux. Il faut ajouter qu'il n'y a pas deux de ces instruments qui se ressemblent parfaitement et qu'un commerçant bien entendu en a toujours deux sur lui, l'une pour vendre, l'autre pour acheter. Le double emploi des poids birmans et des poids chinois augmente la confusion et favorise les malentendus dont savent profiter les gens habiles. Un honnête homme est toujours dupé dans ces transactions douteuses, et nous en fîmes souvent l'expérience.

La population de Muong Lim, moins timide que dans le Laos siamois du sud, s'empressa autour de nous, autant par curiosité que par intérêt. On nous fit les offres de service les plus onéreuses. Les bas prix auxquels nous avions été habitués jusque-là nous firent trouver plus exorbitantes les prétentions des indigènes. L'absence de toute protection gouvernementale nous laissait à la merci de toutes les avidités. Nous nous aperçûmes avec tristesse que nous allions être rançonnés durement, et que la pauvre caisse de l'expédition ne pourrait supporter longtemps d'aussi rudes atteintes. A toutes les privations que nous devions déjà subir, il fallait en ajouter d'autres, et réaliser des économies sur notre nourriture même, au moment où les fatigues à endurer et le délabrement de nos santés auraient réclamé au contraire un régime plus substantiel.

Deux officiers étaient sérieusement malades : l'un, M. Thorel, était atteint d'une maladie des voies di-

gestives; l'autre, M. Delaporte, avait aux pieds des ulcérations que les piqûres des sangsues et un trajet accompli au milieu d'un terrain détrempé avaient aggravés au point de lui rendre la marche impossible. Il fallait songer à le faire porter lors de notre prochain déplacement. C'était là une énorme difficulté de plus dans un voyage par terre, au milieu de chemins devenus impraticables pour les bêtes de somme.

A tous ces ennuis venait s'ajouter l'incertitude où nous étions encore des dispositions du roi de Xieng Tong. La lenteur qu'il mettait à nous répondre faisait prévoir des difficultés et allait occasionner des retards qui se traduisaient toujours par un supplément de dépenses. « Nous ne sommes pas même assez riches, me disait tristement le commandant de Lagrée, pour

acheter la conscience d'un de ces petits chefs dont le bon ou mauvais vouloir peut faire réussir ou avorter notre voyage. En agissant le plus économiquement possible, nous pouvons tenir encore cinq ou six mois, mais ensuite nous serons obligés de faire banqueroute. Ah! si l'on nous avait accordé vingt mille francs de plus! »

Nous cachons cependant notre misère sous de fières allures, espérant toujours en quelque heureuse circonstance qui nous ouvrirait le crédit d'un potentat ami, et maudissant la parcimonie du gouverneur de la Cochinchine, qui avait si mal mesuré nos ressources à l'importance du voyage, et qui avait placé six gens de cœur dans le cas d'user en pure perte leur énergie, leur dévouement et leur intelligence, faute de



Sauvages des environs de Xieng Khong. — Dessin de Janet Lange, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

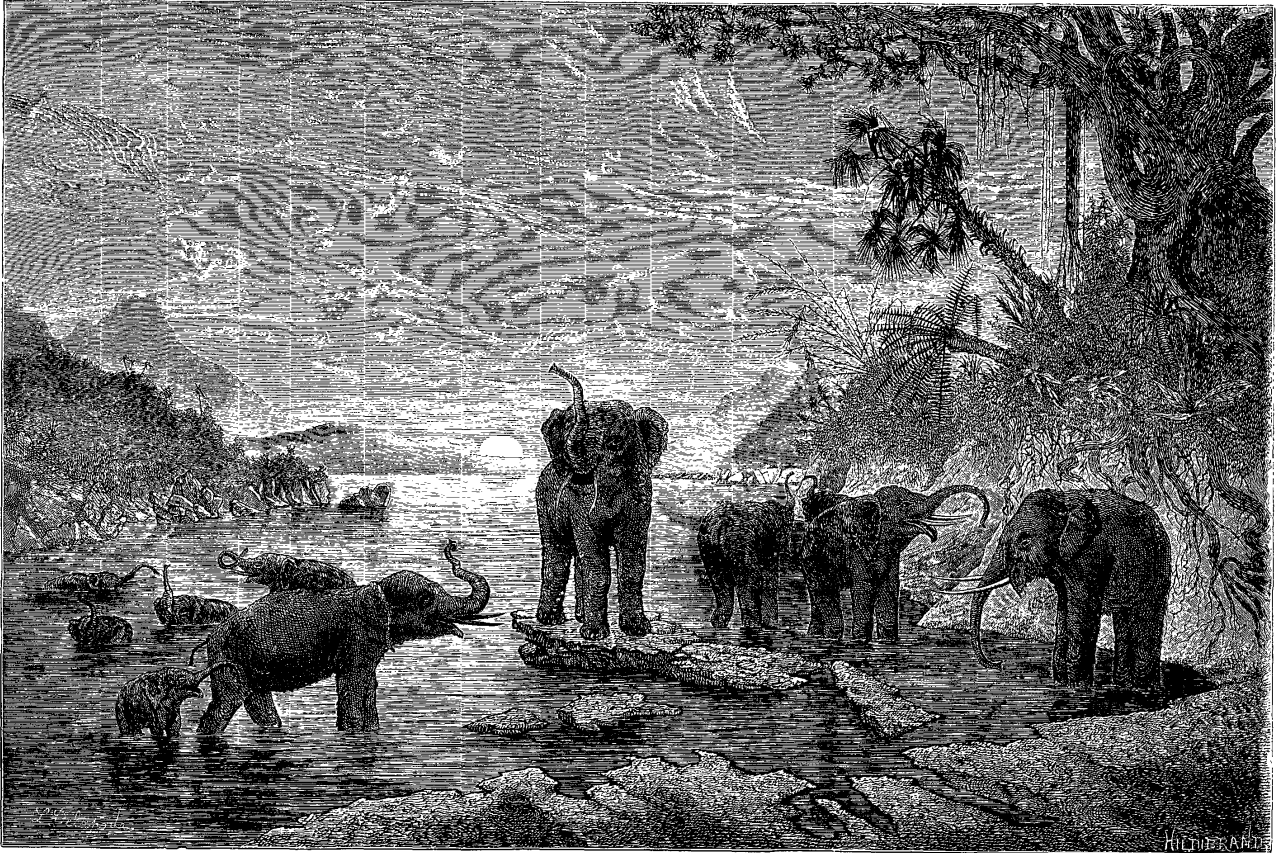
quelques milliers de francs. Nous ne doutions pas — ce qui est arrivé depuis — que le jour où nous pourrions emprunter au nom du gouvernement français, celui-ci ne s'empressât de faire honneur à notre signature; mais, hélas! nous n'en étions point encore à rencontrer des dispositions de cette nature parmi les autorités indigènes, et c'eût été compromettre et notre dignité et le succès de nos démarches auprès d'elles que de leur laisser entrevoir notre pénurie.

Le commandant de Lagrée avait rendu visite au gouverneur de Muong Lim, vieillard de soixante-dix-huit ans, qui attendait, pour savoir quelles relations il devait établir avec nous, les instructions de Xieng Tong. Tout réservé que fût son accueil, il n'en consentit pas moins à considérer M. de Lagrée comme

l'envoyé d'un souverain puissant : une garde fut placée autour de nous, et notre logement fut rendu aussi confortable que possible. Quelques musiciens du Muong vinrent même nous donner une aubade et éprouver notre libéralité. M. Delaporte a déjà donné ailleurs quelques détails sur la musique laotienne; je n'y reviendrai pas : je me contenterai de dire que le principal chanteur avait une voix agréable, et que l'air vif et bien rythmé qu'il entonna ne laissa pas que de me paraître assez entraînant. Ses compagnons répétaient en chœur et avec un ensemble remarquable un très-court refrain qui terminait tous les couplets du soliste (voy. le dessin p. 387).

F. GARNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)



Eléphants sauvages se baignant dans le fleuve. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU¹,

ILLUSTRATIONS INÉDITES, D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

X (suite).

Les sauvages Mou-tseu. — Réponse favorable de Xieng Tong. — Départ de Muong Lim. — Réduction de nos bagages à Paleo. — Siemlap. — Un tigre se fait notre pourvoyeur. — Déplorable état sanitaire de l'expédition. — Fêtes religieuses. — Nouvelles difficultés. — Sop Yong. — Ban Passang. — Départ pour Muong Yong.

Les nouveaux types qui apparaissaient à ces sortes de foires périodiques nous fournissaient d'autres sujets d'observation et d'étude.

J'ai déjà esquissé la nouvelle physionomie que la race laotienne revêtait depuis que nous avons atteint Luang Prabang ; j'ai donné une idée des races sauvages qui, sous le nom de Khmous et de Lemeth, peuplent la vallée du fleuve, de Paklay à Xieng Tong ; à Muong Lim, nous rencontrons de nouveaux sauvages d'un aspect excessivement curieux et d'un costume des plus pittoresques. Ce sont les Mou-tseu. Ils ont déjà été décrits par Mac Leod. Le colonel Yule a suggéré que leur nom pourrait bien être le même que celui des Miao-tseu, qui habitent aujourd'hui certains districts des provinces chinoises du Yun-nan, du Setchouen et du Kouy-tcheou, et qui n'ont pu être, jusqu'à présent, ni assimilés ni même complètement soumis par les Chinois. Nous n'avons pas vu assez de Miao-tseu pour apprécier ce que ce rapprochement peut avoir de fondé. Mais il serait d'autant plus intéressant à constater que les Miao-tseu paraissent les seules populations d'origine caucasique ayant surnagé, sans se confondre, au milieu des flots sans cesse renouvelés des invasions mongoles.

Les Mou-tseu étalent une recherche et une complication de costume que nous avons été peu habitués à rencontrer en Indo-Chine. Les nombreux oripeaux qui leur couvrent le corps leur donnent quelque ressemblance avec les tribus de Bohémiens ou les habitants de certains districts de la Bretagne. La coiffure des femmes est des plus originales : elle se compose d'une série de cercles de bambou, recouverts de paille tressée et s'appliquant sur le sommet de la tête. Le rebord de cette sorte de chapeau est garni de boules d'argent qui encadrent le front ; au-dessus, sont deux rangées de perles de verre blanc ; sur le côté gauche, pend une houpe de fils de coton blancs et rouges, d'où part une ganse formée de cordons de perles multicolores. Des fleurs et des feuilles s'ajoutent toujours à cette coiffure, qui est susceptible des modifications les plus variées. Les femmes

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401 ; t. XXIII, p. 337 et 363.

portent un justaucorps, dont les manches et les basquines sont bordées de perles blanches, avec un plastron sur la poitrine, et un jupon très-court qui n'atteint pas les genoux. Les jambes sont enveloppées de guêtres collantes, qui partent de la cheville et recouvrent tout le mollet. Ces guêtres sont aussi ornées d'un rang de perles à mi-jambe. La toilette se complète par des pendants d'oreilles en perles de couleurs ou en boules d'argent soufflé, par des bracelets, des ceintures, des colliers et des baudriers croisant la poitrine, composés de coquilles et de sapèques chinois enfilés sur des cordons. Les hommes portent le turban, un pantalon large et court, et une veste à boutons d'argent. Le costume des deux sexes se complète par une sorte de manteau en feuilles ayant la forme d'un livre à moitié ouvert, qui est attaché au cou et qu'on ramène sur la tête quand il pleut, en guise d'abri volant. Quand les femmes portent des fardeaux, elles ajoutent à leur costume, déjà si compliqué, un plateau en bois qui se place sur les épaules, en offrant au cou une échancrure suffisante, et auquel on accroche la hotte qui contient les objets à transporter. Ce plateau est retenu en avant par des cordes que l'on attache à la ceinture ou que l'on tient à la main (voy. le dessin p. 392).

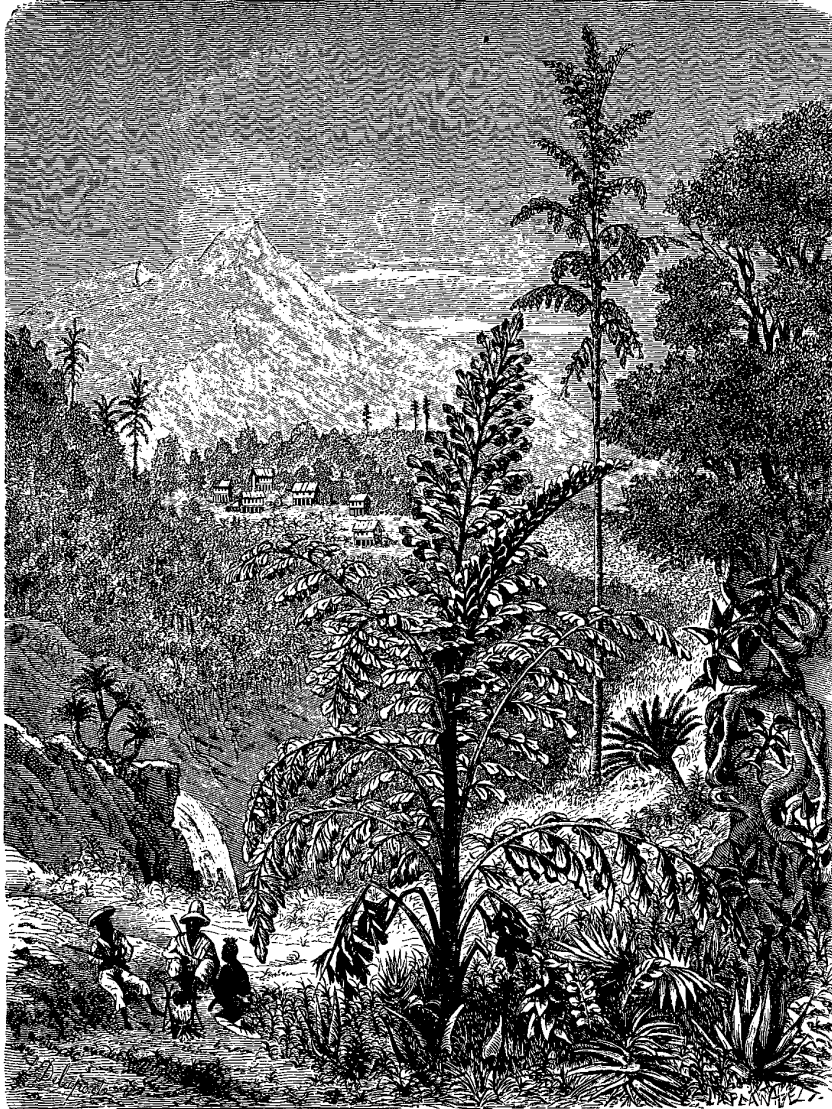
Quelques-uns de ces sauvages portent les cheveux longs, mais tressés en forme de queue, à l'instar des Chinois. Leur langue diffère profondément du laotien ; elle a des sons durs et sifflants qui la font distinguer très-facilement des autres langues de l'Indo-Chine septentrionale. Ils ont des chefs spéciaux, sont très-superstitieux et peu communicatifs. Ils viennent, disent-ils, du nord, au delà de Muong Lem. M. Delaporte eut toutes les peines du monde à dessiner une femme Mou-tseu, et ce ne fut qu'après le don de menus objets et une offre d'argent, qu'elle se décida à rester quelques instants en repos. L'inquiétude comique qu'on lisait sur sa physionomie disait assez qu'elle se croyait en présence de quelque jeteur de sort qui pouvait lui faire un mauvais parti.

Le 28 juin, le gouverneur de Muong Lim vint enfin à notre campement communiquer au commandant de Lagrée la réponse de Xieng Tong. Elle était favo-

nable. Le roi de Khe-marata et de Toungkaboury nous autorisait à louer des hommes et des barques sur son territoire, et à continuer à cheminer par la vallée du fleuve; il nous prévenait que, dans le cas où nous désirerions aller à Xien Tong, il serait nécessaire de demander une nouvelle autorisation. Cette lettre était écrite en caractères *lus*, et commençait par une énumération de titres excessivement longue. Elle rappelait

cependant que le royaume de Xieng Tong ou de Khe-marata¹ était tributaire du Muong Kham-Angva (le Muong d'Or : Ava).

Le messager nous donna quelques intéressants détails sur les débats que notre demande avait suscités dans le conseil royal. Il était resté quatre jours à Xieng Tong, pendant lesquels on l'avait constamment renvoyé du premier roi au second roi, et de celui-ci au chef



Palmiers caryotas. — Dessin de M. J. Delaporte, d'après nature.

birman chargé de représenter auprès du souverain indigène l'influence de la cour d'Ava. Ce fonctionnaire, dont le commandant de Lagrée ignorait l'existence, avait sans doute été vexé de ce que, parmi les cadeaux envoyés par le chef de la mission française, aucun ne lui avait été destiné, et il avait fait une vive opposition à l'autorisation de passage qui nous avait été accordée. Le messager avait essayé de disculper le commandant

de Lagrée sur le manque de présents, en alléguant l'ignorance où il était de la présence à Xien Tong d'un officier birman. « Pourquoi ces gens-là se prétendent-ils puissants et savants, lorsqu'ils ignorent de

1. Je crois avoir déjà dit que chacun des noms de lieux en Indochine a, outre son nom indigène, un nom pali, emprunté souvent à quelque ville de l'Inde, qui rappelle le point de départ es traditions religieuses de la contrée.

telles choses? » lui répondit l'agent d'Ava. Le roi cependant avait fini par passer outre à sa résistance, en lui disant : « Que craignez-vous donc? ils ne sont que seize, et nous sommes ici trente ou quarante mille. Croyez-vous qu'ils l'emporteront sur nous? »

Le chef de l'expédition demanda immédiatement au mandarin de Muong Lim les moyens de transport nécessaires à la continuation de notre route; nous allions longer la vallée du fleuve en nous dirigeant au nord-est; c'était la voie la plus courte pour arriver à Xieng



Depart pour Muong Lim : Chemin creux. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

Hong, ou Alévy, la patrie de notre interprète et la ville où s'était arrêté, en 1837, le lieutenant Mac Leod. Elle est située sur la rive droite du fleuve, par 22° de latitude nord. Outre le territoire de Xien Tong, nous devons traverser, dans l'intervalle, celui de Xieng Kheng ou Muong You, autre province laotienne tri-

butaire d'Ava, et dont le gouverneur, frère cadet du roi de Xieng Tong, avait également reçu depuis trois ou quatre ans le titre de roi.

Malgré l'autorisation qui nous était accordée par le roi de Xieng Tong, les autorités locales ne nous furent que d'un mince secours dès qu'il s'agit de débiter les



Une scène de chanteurs, à Muong Lim. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de M. L. Delaporte.